

DIAPASON

À Francfort, Andrea Breth met “Turandot” en cage

Par Mehdi Mahdavi - Publié le 21 avril 2026 à 11:14

Pas de finale, mais un prologue pour la nouvelle production de l'opéra inachevé de Puccini, avec lequel l'Opéra de Francfort célèbre le centenaire de sa création posthume. Si le spectacle d'Andrea Breth n'échappe pas à la sécheresse de sa conception dramaturgique, la fosse excelle à la croisée des univers sonores.

“Turandot” à l'Opéra de Francfort

L'obscurité bruisse d'abord d'un gémissement, comme d'une rumeur qui se rapproche, et vire au cri, voix d'hommes, de femmes, d'enfants, angoissées et angoissantes dans la détresse d'une lamentation inarticulée saturant peu à peu l'espace, expression de toutes les horreurs déjà perpétrées et présage, à la fois menaçant et résigné, de la tragédie à venir – la dernière ? Empruntant son titre, *lo tacerò*, au premier vers du troisième madrigal du *Quatrième Livre* de Carlo Gesualdo, cette pièce brève pour chœurs et orchestre à cordes composée par **Lucia Ronchetti** en prologue à *Turandot* se révèle une réponse pertinente, à défaut sans doute d'être nécessaire, à l'aporie que constitue le revirement de la princesse de glace – cause probable, selon Andrea Breth, de l'incapacité de Puccini à achever son dernier opéra. Pour elle, pas de finale possible, qu'il soit d'Alfano – version courte, adoptée par la tradition, ou longue, récemment du moins reconnue à sa juste valeur –, de Berio ou de quiconque a osé, ou osera s'y essayer encore. Le suicide de Liù, elle aussi acculée dans une impasse, la déploration sur la mort de la « petite esclave », incarnation de l'amour qui n'a pas sa place dans cet état totalitaire gouvernée par une dirigeante terroriste, et puis le silence. Avant la prochaine victime ?

D'autres avant la metteuse en scène allemande ont exploré cette voie, en débarrassant *Turandot* du folklore clinquant d'une Chine moins de légende que de pacotille. Claus Guth, déjà, au Staatsoper de Vienne en décembre 2023, convoquait l'enfer bureaucratique kafkaïen, dans lequel cette production plonge à nouveau le conte. La réalisation d'**Andrea Breth**, entre parois immaculées et cages aux barreaux noirs, où la foule est la plupart du temps enfermée – ce qui permet de résoudre le problème épineux de ses mouvements, voire de s'en débarrasser –, apparaît cependant plus univoque, schématique, moins soucieuse de narration et de construction de personnages. Regard froid, intransigeant sur la tyrannie et ses avatars contemporains, dont l'héroïne éponyme incarne à découvert, malgré son masque immaculé – et jusqu'au meurtre de sang froid du garde du corps auquel Liù dérobe, sans rencontrer plus de résistance, son couteau – la cruauté gratuite, au-delà de tout égotisme, à travers l'absolue rigidité de sa gestuelle inspirée du théâtre No.

Maîtrise surnaturelle

Pour sa prise de rôle, **Elza van den Heever** s'y soumet avec un contrôle corporel qui laisse pantois, à l'égal d'une maîtrise vocale surnaturelle dans cette tessiture constamment tendue vers le sommet d'un ambitus escarpé. Comme en *Salomé* de Strauss, la soprano allie le tranchant infailible d'un timbre suprêmement épanoui dans l'aigu à une souplesse, ou plutôt une discipline quasi belcantiste de la ligne – la quadrature du cercle en somme pour cette écriture à la croisée des influences. Lumineuse, bien que déjà aux prises, à l'acte I, avec des sons filés qu'elle tente sans les réussir, **Guangun Yu** s'avère, en comparaison, une Liù non exempte de raideur, et néanmoins touchante. Si Calaf demeure, dans cette vision, une figure sans plus de consistance, presque en marge de l'action, **Alfred Kim** y fait valoir un ténor à l'éclat idéalement concentré, dont le phrasé vainc les obstacles sans le moindre à-coup. La

jeunesse d'**Inho Jeong** ne le distingue pas, en Timur, de prédécesseurs plus âgés et donc passablement usés, tandis que des membres de la troupe remplissent leur office d'empereur, ministres et mandarin sans chercher à s'élever au-dessus de leurs emplois respectifs.

Admiré chez Mozart à l'automne, Thomas Guggeis affirme une nouvelle fois, à la tête des remarquables forces chorales et orchestrales de l'Opéra de Francfort, sa polyvalence stylistique par sa capacité à inscrire la partition au terme de la trajectoire du melodramma du XIXe siècle tout en ancrant son univers sonore entêtant dans la modernité de son temps, au carrefour des courants, parfois contraires, auxquels Puccini se montre suprêmement perméable, sans jamais sacrifier son identité. Est-il plus bel hommage à rendre à son génie, à quelques jours du centenaire de la création posthume, le 25 avril 1926, de son opus ultimum ?

Turandot de Puccini, précédé du prologue Io tacerò de Lucia Ronchetti. Francfort, Oper, le 16 avril 2026. Représentations jusqu'au 4 juin.